

La première Communion et la mort du vagabond.

Il planait dans l'air des senteurs de foin et, dans les buissons fleuris d'égantiers, des rossignols chantaient. Un souffle agitant légèrement l'étendue confuse des blés en herbe où pointaient les premiers épis ; et le soleil, très haut sur l'horizon, pailletait d'argent la rivière dont l'eau fuyait sous l'ombre des peupliers. C'était l'été, c'était juin avec ses sèves ardentes, et ses promesses généreuses de richesse et de fécondité. Une ineffable joie rayonnait du ciel bleu ; une prodigieuse intensité de vie s'épanouissait sur terre. Et, dans la poussière d'or qui s'élevait du chemin, des insectes dansaient, qu'on eût crus d'or, eux aussi, dans l'enchantement de lumière où se poursuivaient leurs rondes.

D'habitude, le vieux vagabond, indifférent à toutes ces choses, s'en allait, courbé sur son bâton de voyage et remontant parfois, d'un coup machinal d'épaule, la besace qui lui pesait. Peu lui importait que la contrée fût belle et que les moissons fussent abondantes ! Ses récoltes, à lui, il les faisait le long des portes. Quelque inégale et incertaine qu'elle fût, cette provende, depuis longtemps, lui suffisait. Et il marchait, marchait toujours, comme le Juif errant de la légende, les yeux à peine levés de temps à autre pour chercher à l'horizon un clocher d'église, une tour de château ou des toitures de domaines, la subsistance quotidienne et l'abri possible du soir.

Ce jour-là, pourtant, le chemineau s'arrêtait de longues minutes à contempler les plaines verdoyantes, les côteaux tapissés de lignes et de bois, et la courbe pâle des montagnes, profilées à l'extrême lointain. Une lueur d'attendrissement errait dans ses prunelles ternies ;—un vague sourire de mélancolie, soulevait, par instants, sa moustache blanche ;—il se pliait moins bas sur sa canne, à mesure qu'il